

# MOTAMOT n°4

## CDAN

MOTAMOT est édité par le  
Cercle des Auteurs normands

<https://auteurnormand.wixsite.com/>

Écrire, c'est exprimer... une  
émotion, une pensée.

Écrire, c'est partager... une  
émotion, une pensée.

Lire, c'est ressentir... une  
émotion, une pensée.

Lire, c'est partager... une  
émotion, une pensée.

### **Sommaire :**

**-l'écrit en Gaule**

**-Dudon de St Quentin**

**-Maurice**

**-Michel**

**-Philippe**

**-Didier**

**-Marc**

**-Danydeb**

**-Contact**

Motamot, c'est votre revue,  
pour participer à l'aventure Motamot,  
merci de nous contacter :

[cercleauteursnormands@gmail.com](mailto:cercleauteursnormands@gmail.com)

### **Edito :**

Dans les numéros précédents, nous vous avons proposé de rejoindre les origines de l'écriture... en fait du calcul puisque les premiers signes servaient aux commerces. Dans ce numéro, nous ouvrons l'histoire de l'écrit en Gaule, nous continuons aussi, dans le même esprit, à déchiffrer l'écrit en Normandie. En fait, cette région administrative n'existe vraiment que depuis Guillaume le Conquérant. L'écrit gaulois a donc été influencé par les Celtes, les Romains les Vikings et sans doute bien d'autres cultures migratoires. Mais quand nous disons l'écrit, il est bien certain, pour autant, qu'il y avait, bien avant, une culture orale ...

## L'écrit en Gaule

Lorsque l'on parle d'écriture, **les Gaulois** sont loin d'être le premier peuple auquel on pense. En effet, on entend régulièrement l'affirmation selon laquelle on sait peu de chose sur les Gaulois, car ces derniers ne pratiquaient pas l'écriture. Mais cette affirmation est-elle réelle ?

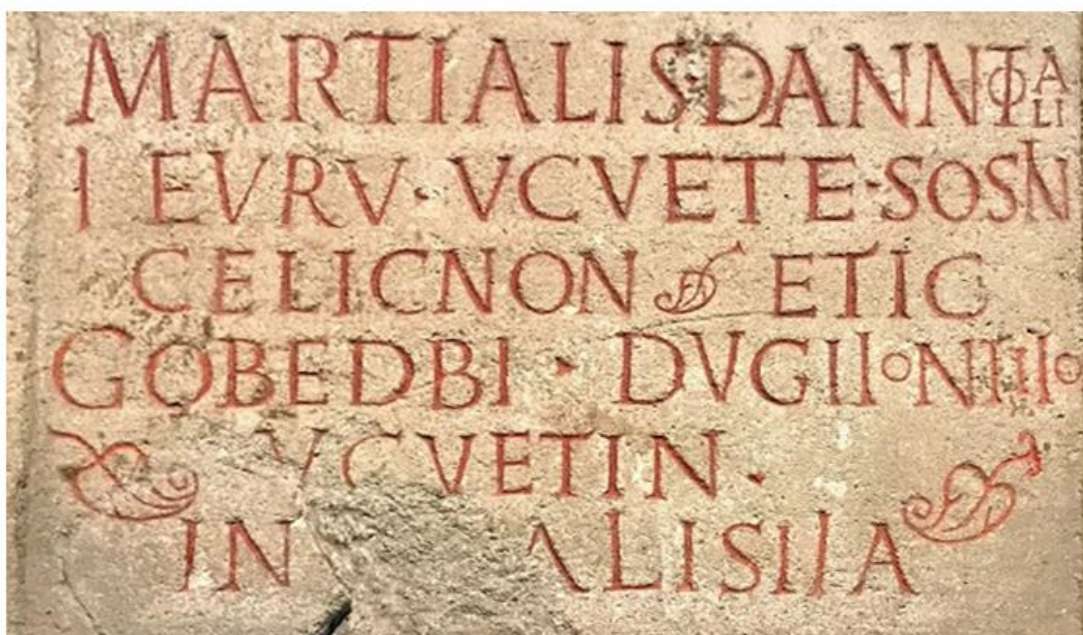
### Les langues gauloises et l'écriture

Il est important avant tout de faire la différence entre la situation de la langue gauloise et celle des peuples gaulois. Concernant, les langues gauloises, l'affirmation est vraie : ces langages n'avaient pas de formes écrites. Cette particularité réside la volonté gauloise de privilégier la transmission orale à la transmission écrite. La religion joue d'ailleurs un rôle important dans cette décision. En effet, dans son ouvrage « *la guerre des Gaules* », **Jules César** affirme que les vers appris des druides gaulois ne doivent pas être écrits.

### Les peuples gaulois et l'écriture

Bien que les langues gauloises n'avaient pas de formes écrites, les peuples gaulois utilisaient quand même l'écriture dans la vie quotidienne. Dans un premier temps, ils vont recourir aux écritures **grecques et étrusques** (peuple vivant en Italie). Dans la *Guerre des Gaules*, César rapporte la découverte faite par ces hommes lors de la migration Helvète. Après avoir vaincu les Helvètes, les soldats romains fouillent leur camp. Ils y découvrent notamment plusieurs tablettes écrites en grecques.

Ces tablettes servaient aux Helvètes de recensement : une liste d'homme en état de combattre avait été dressée tout comme une liste séparée regroupant les femmes, enfants et vieillards. Après la conquête romaine, **le latin** va venir remplacer le grec et l'étrusque en tant que langue écrite avant de supplanter petit à petit le gaulois comme langue orale. Les gaulois recouraient donc bien à l'écriture malgré l'absence de cette forme de communication dans leurs propres langages. Source [HYSTORASIA](#)



La « **Pierre de Martialis** » est le nom communément donné à une [stèle](#) inscrite en [langue gauloise](#) découverte par l'archéologue [Charles Hippolyte Maillard de Chambure](#) en [1839](#) au cours d'une exploration des vestiges gallo-romains du site d'[Alésia](#) à [Alise-Sainte-Reine](#) (Côte d'Or). Elle commémore le financement et la construction à Alésia d'un édifice à une divinité gauloise — [Ucuétis](#) — par un certain Martialis, d'où elle tire son nom. D'abord conservée au [musée archéologique de Dijon](#), la stèle est par la suite déposée au musée archéologique d'Alise-Sainte-Reine où elle se trouve toujours. De nombreux moulages en ont été réalisés, certains aujourd'hui exposés au [musée d'Archéologie nationale](#) de [Saint-Germain-en-Laye](#) ou au [MuséoParc Alésia](#).

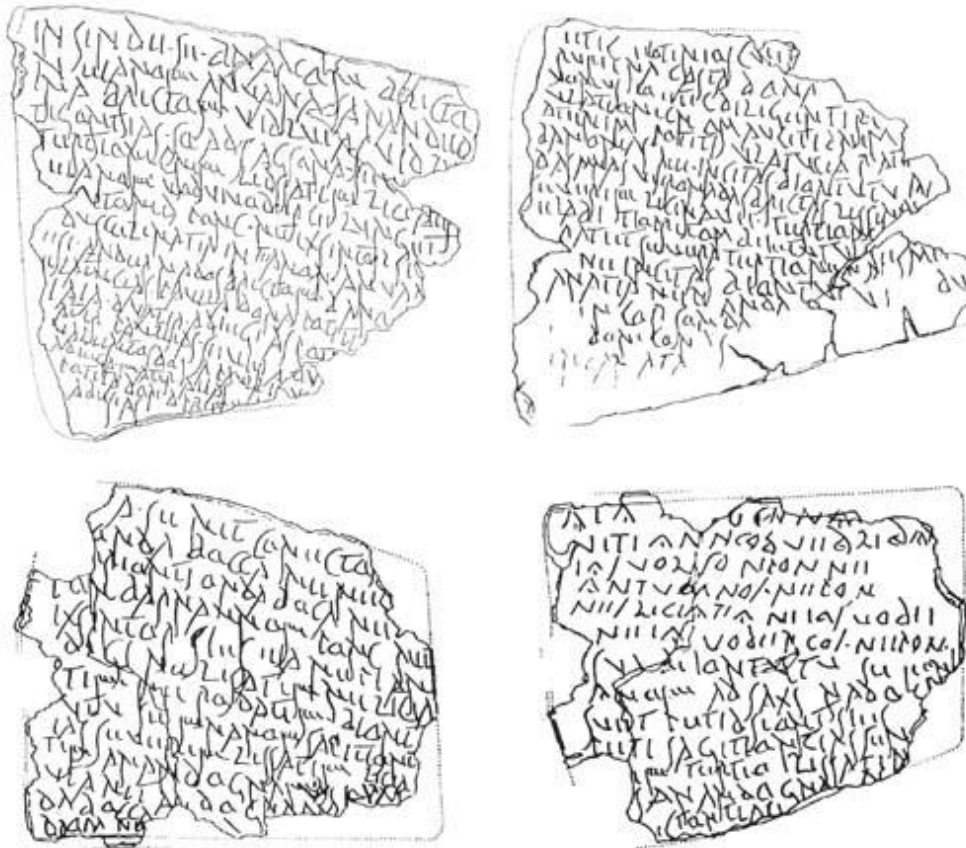
### **Pourquoi une langue écrite étrangère ?**

Une langue écrite est un atout considérable dans de nombreux domaines. C'est le cas du commerce où les marchands l'utilisent pour dresser l'inventaire de leurs produits. Les **marchands gaulois** ont donc pu introduire l'usage des écritures grecques et étrusques dans la société gauloise. Ce phénomène est d'autant plus probable que les Étrusques vivaient en Italie et les Grecs étaient implantés à [Massalia](#) (l'actuelle Marseille). Ces 2 peuples sont donc des voisins avec lesquels les gaulois entretenaient des relations commerciales.

L'arrivée de la langue écrite latine arrivera quant à elle avant **la conquête romaine**. En effet, l'aristocratie gauloise avait tendance à envoyer sa jeunesse à Rome pour qu'elle ait une éducation romaine, jugée comme plus sophistiquée. C'est de cette manière que Vercingétorix aurait côtoyé César avant de devenir son ennemi. Les Romains arriveront ensuite à diffuser l'écriture, mais aussi la langue latine sans utiliser la force.

Les postes procurant du pouvoir au niveau local étaient en effet attribués de préférence aux Gaulois maîtrisant le Latin. L'aristocratie des grandes villes fut donc la première à assimiler la langue du conquérant. L'élite la diffusera ensuite à son tour au reste de la population.

L'utilisation des langues gauloises commencera à décliner à partir du III<sup>e</sup> siècle après J-C au profit du Latin avant de s'éteindre au V<sup>e</sup> siècle après J-C. Pourtant, les langues gauloises ont laissé **[une trace dans la langue française](#)**. En effet, on estime à une centaine le nombre de mots français issus du gaulois tel que chêne ou galet.



Source: P.-Y. Lambert, *La langue gauloise*, 1994 (2018<sup>3</sup>), p. 162-165.

Ce plomb (RIG II.2, L-98) est le plus long document en langue gauloise connu à ce jour. Trouvé en 1983, il s'agit d'un plomb dit "magique", qui entre dans la famille des *defixiones*, tablettes d'exécration fréquemment utilisés dans la tradition magique gauloise.

Le document est composé de 2 plaquettes reposant l'une sur l'autre sur l'orifice d'une urne funéraire. Il compte environ 60 lignes et 170 mots (ou fragments de mots).

Il a été écrit par deux mains différentes. Le premier texte semble mettre en scène une bataille de sorcières. Le second emploi de la plaque semble avoir voulu tirer parti de la force magique du précédent mais la seconde main aurait été moins latinisée que la première.

Traduction de P.-Y. Lambert :

1a, 1-7 : « Envoie le charme de ces femmes contre leurs noms (qui sont) ci-dessous ; cela (est) un charme de sorcière ensorcelant des sorcières. Ô Adsagsona, regarde deux fois Severa Tertionigna, leur sorcière de fil et leur sorcière d'écriture, qu'elle relâche celui qu'elles auront frappé de defixio; avec un mauvais sort contre leur noms, effectue l'ensorcellement du groupe ci-dessous [+ une douzaine de noms féminins]. »

1b, 6-7 : « que ces femmes ci-dessus nommées, enchantées, soient pour lui réduites à l'impuissance »

2a, 3-10 : « tout homme en fonction de juge, qu'elles auraient frappé de defixio, qu'elle (Severa Tertionigna) annule la defixio de cet homme ; qu'il ne puisse y avoir de sorcière par l'écriture, de sorcière par le fil, de sorcière donneuse, parmi ces femmes, qui sollicitent Severa, la sorcière par l'écriture, la sorcière par le fil, l'étrangère. »

## Les premiers écrits sur la Normandie :

### Qui est Dudon de Saint-Quentin ?

Né en [Vermandois](#) vers [960](#) ou [970](#) et mort entre [1026](#) et [1043](#), est un chroniqueur [picard](#) du [XI<sup>e</sup> siècle](#).?

### Son œuvre : *De moribus et actis primorum Normanniae ducum*

Le personnage de Dudon est attaché à une œuvre connue aujourd'hui sous le nom de *De moribus et actis primorum Normanniae ducum* ( Des mœurs et des Actions des premiers ducs de Normandie ), un titre auquel il faut peut-être préférer l'intitulé figurant sur plusieurs manuscrits *Historia Normannorum* ( Histoire des Normands ). C'est un récit qui lui est commandé par le duc Richard I<sup>er</sup> de Normandie, à la fin du [X<sup>e</sup> siècle](#). À la mort du prince en [996](#), ses fils [Richard II](#) et [Robert le Danois](#) lui demandent de poursuivre son travail. Les historiens admettent traditionnellement que la rédaction de l'ouvrage s'étale entre [1015](#) et 1026, date de la mort de Richard II mais l'étude manuscrite invite à considérer l'existence d'une première version plus précoce (années 990). Il meurt avant 1043.

### Contenu

---

Dudon de Saint-Quentin raconte l'histoire des Normands depuis [852](#) jusqu'à la mort du duc Richard I<sup>er</sup> en [996](#). Commande de la cour normande, le récit tend à une apologie du peuple normand et de la jeune dynastie ducale. Les origines et les actes des premiers ducs sont exaltés.

## ***Extraits de***

### ***De moribus et actis primorum Normanniae ducum***

Denique super tumbam construxerunt mirae pulchritudinis capellam, basilicae protensae amplitudinis mirabiliter innexam. Illicque colitur, vallatus columnis mirifice et tumba, cum Christo resurrecturus in gloria. Complens namque cursum hujus fragilis vitae, dux magnus Ricardus obiit anno ab Incarnatione Domini nostri Jhesu Christii nongentesimo nonagesimo sexto.

Enfin, au-dessus du tombeau, ils bâtirent une chapelle d'une merveilleuse beauté, admirablement attachée à la basilique agrandie. Là, il est adoré, entouré de colonnes miraculeuses et enterré, pour ressusciter avec Christ dans la gloire. Pour avoir accompli le parcours de cette vie fragile, le grand leader Richard est mort la quatre-vingt-dixième année de l'Incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ.

O Fiscane, sacris semper fecunde favillis,  
Sanctorum cineres meritorum flore micantes  
In gremio terrae conservans jamque sacratae,  
Trina resplendes profuse dote salutis

Ô Fiscan, toujours fécond de tes foyers sacrés,  
Les cendres des saints scintillant de la fleur du mérite  
Gardant au sein de la terre déjà consacrée,  
Trina brille abondamment par le don du salut

Candidulos memet quam primum transfer in agnos;  
Coagnus, dexter eam velleris Almiflui,  
Quintini meritis merito super aethera noti,  
Cujus inutilis sum servulus et famulus.

Dès que possible je transfère les blancs sur les agneaux ;  
Coagnus, Almiflui l'aurait emmenée à droite,  
Les mérites de Quentin sont à juste titre connus au-dessus des airs,  
Dont je suis le serviteur et le serviteur inutile

## Maurice Fichet

<https://www.auteursnormands.com/mauricefichet>



### Le pan

Dauns le temps, le pan, ch'était la bouéture és pouores gens ! Y'a byin des mots pour en prêchi dauns noute loceis : le syin qui terge paé à teurqui eun morcé de pan est byin appétissyi. Le trachous s'en va à la retrache de sen pan, no li baillait eun tapoun. Tailli le pan en belle-mè'e, les belles-mè'es seraient-a gratte-tchu ? Les pouores gens étaient oû pan de la coumeune. Mais que men pè'e me freulait, i me passait le goût du pan! No quemenchait jammais le caunté avaunt d'avaer fait le sène de la croué dessus. Quaund qu'eune janne file, cllaquait le pan à dessens sus la table, no li disait : « Ch'est-i coume chenna que tu vas gangni ta vie ? Tu tyinras muus sus le dos qu'eune fâocile ! »

Aotefeis, du pan, y'en avait de toutes les monyires : du pan brié, la crôte était du'e et y'avait brin de houles dauns la mîn, du chimené qu'avait des cônes, du garot, ch'était du pan bllaunc, de la bisette, féchounaée d'aveu de la fleu de fouorment et du soun et qui que je sais encouo ? Le mousquetaire pesait 6 livres, la touorte pesait sen peids : 6, 12 ou byin 18 lives ! La gâche, eun pan pplat, la gâche amendaée d'aveu du buure et parfeis du lait en pus. Sauns ombéliier le biscuit pour la soupe ! No mageait des miâolaées : du pan émié dauns du lait, des rôties : du pan grailli émié dauns du beire, des tôtaées : du pan grailli de qui que no faisait eune dorée. No faisait itou eune trempette dauns la beuchoun.

Dauns toute les faisanches valei, y'avait eune boulaungerie, no tchuusait le pan. D'âoqu'euns baillaient leus bllé oû moulin et le frinot leus rapportait la fleu qu'arpartait tcheu le boulaungi. Il avaient du pan d'acat. I s'n'allaient en trachi d'aveu la coche. Ch'était eune braunque de coudre écalaée en loungeu, le boulaungi faisait eune octe sus les déeus merciâos. Mais que la coche était plenne, no-z-écorait !

## Le pain

Autrefois, le pain, c'était la nourriture du pauvre. Il y a énormément de mots pour en parler dans notre langue : celui qui avale un morceau de pain rapidement a bon appétit. Le mendiant va quémander sa nourriture, on lui donnait un gros morceau de pain. Couper le pain comme une belle-mère, les belles-mères seraient-elles avares ? Les pauvres bénéficiaient de l'aide municipale. Quand mon père me passait une volée, il me passait le goût du pain. On n'entamait jamais un pain sans avoir fait une croix dessus. Quand une jeune fille posait le pain sur le dos (la partie arrondie) sur la table, on lui disait : « Est-ce ainsi que tu vas gagner ta vie ? Tu tiendras plus facilement sur le dos qu'une faucille ! »

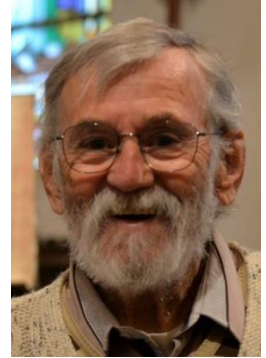
Autrefois, du pain, il y en avait de toutes les sortes : du pain brié, la croûte était dure et la mie n'était pas aérée, du chiméné qui avait des cornes, le garot, c'était du pain blanc, la bisette était fabriquée avec de la farine de blé et du son et que sais-je encore ? Le mousquetaire pesait 6 livres, la tourte elle, pesait plus lourd : 6, 12 ou bien 18 livres ! La gâche, un pain plat, la gâche amendée avec du beurre et parfois du lait en plus. Sans oublier le biscuit pour la soupe ! On mangeait des miâolées : du pain émietté dans du lait, des rôties : du pain grillé émietté dans du cidre, des tôtaées : du pain grillé sur lequel on étendait du beurre. On trempait aussi le pain dans la boisson.

Dans toutes les fermes, il y avait un four à pain, on cuisait le pain. Certains donnaient leur blé au moulin et le commis-meunier leur rapportait la farine qui repartait chez le boulanger. Ils achetaient leur pain. Ils allaient l'acheter avec la « coche ». C'était une branche de noisetier fendue sur la longueur, le boulanger faisait une encoche sur les deux morceaux. Quand la « coche » était pleine on faisait les comptes.



## Michel Lebonnois

<https://www.auteursnormands.com/michellebonnois>



### El dinnaer és vuus

Anhyi, ch'est le dinnaer és vuus. I sount touos assemblaés dauns la salle des faêtes. Jeun et Mélie se sount raquiéris de bouone heure pour avær eune bouone pllèche oû mitaun de la salle. Moussieu le Maire a fait eun laundoun pour leus souhaitaer bouon appétit. Y a paé besouen d'en dire trop d'aveu les bouones odeurs qui leus catouillent le naez venaunt de dehors iyòu que déeus bercas sount sus la brâse.

« Et achteu, prenouns l'apéritif ! » que dit le Maire

Ch'est des jannes du hammé qui fount l'service pour les ainsnés qui lèvent leus godiâos qu'ount archeu eun miot de pommeau. Jeun trinque d'aveu Paul qu'est bec à barbe d'aveu li. Jeannette en fait de maême d'aveu Mélie et i beivent eun p'tit coup en brinotaunt des cahouètes. Mélie majut ryin, o beit, ch'est tout.

Padaunt chu temps-lo, les jannes ount servi les entraées, des écales de goufigues garnies dé p'tites légueumes d'aveu, posaée dessus, eune rouelle dé mousse de houmard. Ch'est byin bouon ma fei ! Mélie grichote la mousse à p'tites bouchies. Jeannette qui troue qu'ol a l'air trisse li dit : « -Qui que t'as Mélie ? Es-tu maladiaunte que tu niquettes sus de dequei de si bouon ? – Nennin, cha va que répound Mélie. – Mais, tu dis ryin, tei qu'as tréjouos de la jappe ! – Nennin, cha va ! » Jeannette veit byin que cha va brin. O dit pus ryin, o guette.

V'là qu'arrive la chai, du bouon berca d'ichin, tchuut sus la brâse, byin à pouent, d'aveu des gros peis de quérême dauns leus jus. Les vuus appllaudissent les jannes qu'apportent les pllats et byintôt, no n'entend pus mais que les fouorquettes et les coutiâos dauns les diches. Mélie a paé bougi, paé prins ses couverts. O guette l's âotes qui mouojuent, Jeun qu'encorse la chai et les peis et qui lafre eun coup de beire pour poussaer. Jeannette n'en peut mais. « Qui que t'as doune ma pouore Mélie ? No veit byin que cha va paé ! T'as ryin mouogi, de dequei de si bouon ! Cha va yête freid ! »

Mélie ouvre grand sa goule et Jeannette veit. Ol a pus de dents, y a pus mais que la gencive rose, toute nue. « J'i brésilli men dentyi, no-z-en a mais que yeun pour déeus » qu'o dit en mountraunt sen bouonhoume qui s'empouque, je sais byin que cha va yête freid mais, pour mouogi à m'n aise, i fâot que j'espère qu'i seït quitte ! »

## Le dîner des Anciens

Aujourd'hui, c'est le dîner des anciens. Ils se sont tous rassemblés dans la salle des fêtes. Jean et Amélie sont arrivés de bonne heure pour avoir une bonne place au milieu de la salle. Monsieur le maire a fait une courte allocution pour leur souhaiter bon appétit. Il n'a pas besoin d'en dire trop avec les bonnes odeurs qui leur chatouillent les narines venant du dehors où deux moutons sont sur la braise.

« Et maintenant, prenons l'apéritif » que dit le maire

Ce sont des jeunes de la commune qui font le service pour les aînés qui lèvent leurs verres où on leur a versé un peu de pommeau. Jean trinque avec Paul qui est assis en face de lui. Jeannette en fait de même avec Amélie et ils boivent un petit coup en grignotant des cacahuètes. Amélie ne mange rien, elle boit, c'est tout.

Pendant ce temps-là, les jeunes ont servi les entrées, des coquilles Saint Jacques garnies de petits légumes avec posées dessus une rondelle de mousse de homard. C'est très bon ma foi !

Mélie grignote la mousse du bout des lèvres, à petites bouchées. Jeannette qui lui trouve un air triste lui dit

– Qu'est-ce que tu as, Amélie ? Serais-tu souffrante que tu fais la fine bouche sur quelque chose d'aussi bon ?

– Mais non, ça va ! lui répond Amélie.

– Mais tu ne dis rien, toi qui es si bavarde d'habitude !

– Non, non, ça va !

Jeannette voit bien que ça ne va pas. Elle ne dit plus rien mais elle regarde.

Voilà qu'arrive la viande, du bon mouton d'ici cuit sur la braise, bien à point, avec des flageolets blancs dans leur jus. Les anciens applaudissent les jeunes qui apportent les plats bien remplis et bientôt on n'entend plus que les fourchettes et les couteaux dans les assiettes.

Amélie n'a pas bougé, pas pris ses couverts. Elle regarde les autres qui mangent, Jean qui enfourne la viande et les haricots goulûment et qui avale un coup de cidre pour pousser tout ça. Jeannette n'en peut plus :

– Mais qu'est-ce que tu as donc, ma pauvre Amélie ? Je vois bien que ça ne va pas ! Tu n'as rien mangé, de quoi de si bon ! ça va être froid !

Alors Amélie ouvre sa bouche toute grande et Jeannette voit. Elle n'a plus de dents ! Il ne reste que la gencive rose toute nue.

- J'ai cassé mon dentier en mille morceaux, on n'en a plus qu'un pour nous deux ! qu'elle dit en montrant son bonhomme qui se baffe. Je sais bien que ça va être froid, mais pour manger et bien mâcher, il faut que j'attende qu'il ait fini !

## **Philippe Rouyer**

<https://www.auteursnormands.com/philipperouyer>

### **J'ai faim**

J'ai tout le temps faim. Le matin, au réveil, mon ventre creux me fait mal, mais la douleur s'estompe avec le premier toast beurré.

11h00 : pendant la promenade, je retrouve un reste de sandwich au jambon, que j'avais repéré hier soir sous une voiture en stationnement. Mon papa s'en aperçoit, et tire d'un coup sec sur la laisse de façon à ce que je ne puisse me saisir du sandwich, en hurlant des mots incompréhensibles : Non ! Sapu ! Kaka ! Pouri ! Encore un nouveau langage, plus étrange encore que d'habitude. Ça ne fait rien, j'ai tout de même pu en prendre une bouchée. Le jambon était bien avancé, comme je l'aime, faisandé à souhait.

Après la promenade, les douleurs reprennent, lancinantes, et je sais qu'il va falloir attendre 13 h pour avoir une maigre gamelle. Et puis patienter encore 5 heures, car la deuxième gamelle de la journée ne m'est pas servie avant 20 heures. Je mets tous mes espoirs dans la promenade de l'après-midi. En espérant qu'il fasse beau. Parce que, lorsqu'il fait beau, il y a des gens qui pique-niquent dans le jardin public, des touristes, des étudiants, parfois des ouvriers du bâtiment qui travaillent dans le coin. Ils laissent presque toujours tomber quelque chose. Je fais mon petit gentil, et parfois, ils me donnent un morceau. Ça m'aide à attendre jusqu'à 20 heures.

Mon papa m'a commandé un nouveau manteau, en polaire. Ils sont fabriqués en Angleterre, et l'avantage, c'est qu'il y a non seulement une large gamme de tailles et de couleurs, mais aussi plusieurs coupes, en fonction des différentes conformations, basset, lévrier, bulldog, standard. C'est presque du sur-mesure. Jusqu'à présent, on me commandait le spécial teckel taille 20. Il se trouve que je suis maintenant un peu serré dans la taille 20 – mes pulls ont été lavés, ils ont rétréci. La taille 22 que l'on vient de recevoir, me va comme un gant. Il n'y a pas de doute, le tissu rétrécit au lavage. Je dis

« mon papa », mais ce n'est pas mon père biologique. Je ne vais tout de même pas l'appeler « mon maître », parce qu'il n'est pas maître de grand-chose, et surtout pas de moi. Quant à mon géniteur, parce que je n'appelle pas ça un père, je ne l'ai jamais vu. Et je crois que ma vraie maman, ma maman-chien, savait à peine qui il était, sauf qu'il avait un nom allemand à rallonge. Fritz Von je ne sais pas quoi. On le lui a présenté, il ne l'a même pas regardée, il a fait sa petite affaire, et il est reparti tout de suite. La dame qui l'avait amenée a dit : « un chèque, c'est parfait. Je vous laisse le dossier, pour la Centrale canine ». Et puis ma pauvre maman est morte peu de temps après ma naissance. Elle n'a même pas pu m'allaiter. J'ai été nourri au biberon. C'est peut-être pour cela que j'ai toujours faim ?

Ma maman (enfin, ma maman adoptive, parce que maman-chien, je ne l'ai pas connue très longtemps), dit que mes pulls n'ont pas rétréci, mais que j'ai grossi et qu'il faudrait en parler au vétérinaire lorsque l'on m'y conduira pour mon vaccin annuel. J'y vais toujours avec papa, parce qu'il faut prendre la voiture, que c'est une très vieille voiture qui a ses bizarreries et que maman ne veut pas toucher à la « De Dion-Bouton ». L'homme en vert est grand et gros, il me fait peur, et pourtant, il me prend avec douceur. Il me pose sur la table. « 8,8, déclare-t-il. Où en étions-nous la dernière fois ? » Il regarde dans son dossier : « 8,3. C'est trop. Son poids idéal serait de 7,8 Kg. Il faudrait le mettre au régime. Le surpoids, c'est mauvais pour son cœur, pour les articulations, et surtout pour la colonne vertébrale. C'est le point faible du teckel, vous le savez je pense. »

De retour à la maison, nous avons droit à un interrogatoire serré :

« Alors que t'a dit le vétérinaire ? Il est en bonne forme ?

- Oui, mais en léger surpoids.

- Combien pèse-t-il ?

- Un peu plus de 8 kg.

- C'est à dire ? 8 kg 500 ?

- Un peu plus...

- Pas 9 kg tout de même ?

- Non, 8 kg 800.

Depuis lors, Maman me poursuit avec un mètre de couturière à la main, et j'ai droit tous les jours à la bascule. On dirait la directrice d'une agence de mannequins. Le toast beurré du matin est passé à un demi-toast, sans beurre, et les gamelles de 13 h et 20 h

ont été remplacées par une gamelle unique, un peu plus copieuse, à 17 heures, selon les recommandations de l'homme en vert. J'ai faim, toute la journée. Heureusement, il y a la promenade. Nous allons au parc, et il y a toujours des gens qui laissent du pain pour les oiseaux. Je réussis toujours à m'emparer d'un morceau, et parfois même d'un morceau assez conséquent. Ça n'est pas l'idéal, mais ça cale un peu.

L'autre jour, nous croisons une dame qui revenait du marché avec son caddie. Je me plante devant elle, et la regarde, l'air pitoyable avec mon museau blanchi, l'œil larmoyant. Oh qu'il est mignon, pauvre petit. Il n'est pas tout jeune. Avant même que mon papa ait eu le temps de protester, elle sort du caddie un croissant entier qu'elle me tend, et que j'avale en une fraction de seconde. Ça va un peu mieux. Cette dame est vraiment très aimable. Ceci étant, j'aurais bien mangé un deuxième croissant.

Je me méfie lorsque je n'ai pas de petit déjeuner. Ça ne m'est pas arrivé souvent, mais c'est toujours mauvais signe. Récemment, alors j'avais eu mon dernier repas à 17 heures, on me force à partir le lendemain, à jeun, à 9 heures. On me conduit à la maison blanche appelée Clinique vétérinaire. Lorsque je me réveille, il me manque une dent. Elle était peut-être branlante, mais c'était la mienne. La fois précédente, c'était encore pire. Réveil plutôt vaseux, ça me tire un peu au bas ventre. Je suis dans la maison blanche, une femme en blouse bleue me caresse. C'est là que je m'aperçois que je n'ai plus mes petites choses. Pas de grosse douleur, pas de plaie, une petite couture, mais sans pansement. Néanmoins, je ne les ai plus. Je l'entends parler avec l'homme en pyjama vert : On a bien fait de ne pas tarder. Je suis sûr que c'était cancéreux, la biopsie va nous en apporter confirmation. Pour résumer, à chaque fois qu'on me prive de petit déjeuner, il me manque quelque chose au réveil. D'ici que la prochaine fois ce soit la queue ...

Tout cela pour dire que j'ai faim. Au cours de la promenade de l'après-midi, nous avons rencontré Gourmand et son maître Igor. Gourmand est un petit Jack Russel, qu'Igor a appelé Gourmand parce que ça lui semblait évident. Ils sont inséparables, et c'est assez surprenant de voir ce grand gaillard, un ancien de la Légion, d'origine russe, avec ce petit chien blanc tacheté de noir et de brun qui ne le quitte pas. Nous nous connaissons depuis longtemps. Igor n'a plus vraiment l'air un légionnaire, et Gourmand ne ressemble plus tout à fait à un terrier. Il est aussi large que long, on dirait un petit tonneau qui trotte en se dandinant, les pattes écartées. Les yeux sont vifs et le museau

toujours en éveil. Nous sommes des copains de 10 ans, on s'est connus tout jeunes. Il m'a dit :

« Ça va toi ? Tu fais grise mine...

- J'ai faim.

- Tu n'as rien mangé au déjeuner ?

- Je vais avoir mon bol de croquettes à 17h, comme d'habitude.

- Mon pauvre vieux, je te plains. Moi, Igor m'a préparé des rognons à la sauce madère, et ce soir, nous devrions avoir des spaghetti carbonara.

- Tu as de la chance.

- Oui, en fait, il cuisine pour nous deux. C'est autre chose que des croquettes !

- Je te crois. Tu as vraiment un bon maître.

- C'est vrai, et quand il se lance dans les spécialités russes, c'est grandiose ! Tu sais, dans l'armée, il était cuisinier, il était sergent-chef, à la tête d'une brigade ».

J'avais entendu mon papa converser avec Igor. Il lui avait fait part de ses craintes.

« Tu sais Igor, ton petit Gourmand, il n'est pas dodu, il est franchement obèse. Ça doit fatiguer son cœur. Si tu veux le garder encore quelques années auprès de toi, il faudrait que tu diminues ses rations.

- Je sais bien, c'est ce que me dit le véto, mais que veux-tu, c'est son plaisir, c'est toute sa joie. Je veux qu'il soit heureux. Et tant pis si sa vie est plus courte de quelques mois ».

Je crois qu'en insistant, Igor aurait fini par convaincre mon papa. Mais il y a maman, la championne de la diététique, qui veille au grain, et qui nous attend à la maison, son mètre de couturière à la main. C'est toujours tenaillé par la faim que je rentre à la maison.

J'ai encore eu droit à 17 heures à mon bol de croquettes habituel. Tristes croquettes, basses calories, pour chiens castrés. Quand on boit après cela, ça gonfle, mais ça ne nourrit pas.

Depuis deux jours, je ne me sens pas bien. J'ai mal un peu partout. À la tête, au ventre. Je n'ai pas envie de sortir, ni même de manger, pour la première fois de ma vie. J'entends qu'on s'inquiète autour de moi : « Il semble hébété. Est-il fiévreux ? Il faut voir le vétérinaire ». Et c'est reparti chez l'homme en vert. Sur la table, il me palpe, il me tâte, il prend ma température... Je sens la tondeuse qui me rase quelques centimètres sur le ventre, puis il me passe un gel, ça fait froid. « Vous pouvez m'aider à le maintenir, merci

». Je suis couché sur le côté, je crois que cet appareil sert à voir ce qu'il y a à l'intérieur de mon ventre, sans l'ouvrir, je préfère.

Mon papa est là, je sais qu'il ne peut rien m'arriver de fâcheux. L'homme en vert lui montre ce que l'on voit sur l'écran. « Voyez, l'estomac est plein à craquer. En vingt ans d'exercice, c'est bien la première fois que je vois un chien aussi petit avaler une telle quantité de nourriture ! C'est une grosse indigestion. Mais tout va passer, ne vous inquiétez pas, sauf la ficelle, qu'il va expulser par les voies naturelles dans quelques jours. Vous pouvez le reprendre. Donnez-lui à boire à volonté. S'il demande, une poignée de croquettes, mais pas plus, pas d'alimentation normale avant 3 jours ».

La mémoire me revient, lentement. J'étais dans le jardin public, et j'avais débusqué sous un banc un énorme saucisson, même pas entamé, tandis que mon papa s'était lancé dans une grande discussion avec un voisin, devant la statue de Rollon, sur la généalogie de Guillaume le Conquérant. Il n'avait rien vu, j'avais pu avaler tout le saucisson.

Nous sommes de retour à la maison, j'ai retrouvé mon panier, mes couvertures, je commence à reprendre mes esprits. J'ai mal au ventre. Mais pourtant, que j'ai faim ! Pourquoi est-ce que j'ai toujours faim ?

## Saint Nicolas et le bibliothécaire

Il était une fois un pauvre bibliothécaire, qui vivait chichement de son maigre salaire. De son bureau, il contemplait son manteau, pendu au perroquet. C'était un beau manteau anglais, en drap anglais, acheté dans une boutique anglaise, que lui avait offert sa grand-mère. Malheureusement, il y avait plus de 20 ans de cela, la grand-mère avait disparu et le manteau était infiniment usé. Il aurait pu s'en acheter un autre dans un des nombreux magasins du quartier, mais il voulait le même, de la même marque, venant de la même boutique du Boulevard des Capucines. Certes, il aimait les beaux vêtements, mais s'il tenait à remplacer son vieux manteau par l'identique, c'était surtout en souvenir de sa grand-mère. Avec un manteau neuf mais semblable à l'ancien, il aurait l'impression qu'elle était toujours vivante.

Il aurait sans doute pu se l'offrir s'il avait gagné un peu plus, s'il était passé bibliothécaire de première classe, par exemple. Mais il stagnait depuis dix ans en deuxième classe, et avait perdu tout espoir de promotion.

Saint Nicolas vint à passer à la bibliothèque (on aura compris que nous étions le 5 décembre) et le voyant si abattu, lui demanda ce qu'il désirait.

« Bon Saint Nicolas, je voudrais passer bibliothécaire de première classe, pour pouvoir acheter le même manteau que celui que ma grand-mère m'avait offert il y a vingt ans.

- Certes, certes, répondit le Saint. Mais tu sais qu'une promotion, cela doit se mériter. Tout au mérite, petit bibliothécaire, rien que le mérite, dit Saint Nicolas en dressant l'index. Crois-tu mériter de passer en première classe ?

- Cela fait dix ans que je suis promouvable, grand Saint, et j'attends toujours.  
- Ce n'est pas une raison. Travailles-tu plus longtemps que les autres ? »

Le bibliothécaire dut reconnaître qu'il arrivait entre 9 et 10 heures, et plus près de 10 que de neuf, qu'il partait entre cinq et six heures, et plus souvent à cinq qu'à six, et qu'il lui arrivait de prendre largement plus d'une heure pour déjeuner.



« Si tu ne travailles pas plus que les autres, es-tu plus performant ?

- Performant ? Qu'entendez-vous par là ?

- Eh bien, réussis-tu à cataloguer plus de livres que tes collègues, à estampiller plus de documents, à pointer plus de factures ? »

Le bibliothécaire avoua qu'il n'en faisait pas plus que les autres, mais que de toutes façons, les budgets avaient été réduits et la bibliothèque achetait très peu de livres, si bien qu'il n'aurait servi à rien d'être plus performant.

« T'es-tu montré au moins innovant ? »

Le pauvre homme admit qu'il n'avait rien changé, ni dans le classement des ouvrages, ni dans le catalogue. Il y avait des normes qu'il fallait respecter, et il ne voyait pas comment il aurait pu s'en écarter. Et du reste, le changement, c'est toujours du tracasserie, et rarement un bénéfice.

« Dans ce cas, il m'est impossible de t'accorder une promotion. Tu ne la mérites pas. Mais je sais ce dont tu as besoin. Tu es seul, petit homme, n'est-il pas vrai ? »

Le bibliothécaire crut comprendre où voulait en venir Saint Nicolas. Il allait peut-être lui offrir une compagne ? Son cœur se mit à battre, il l'imaginait, blonde, à forte poitrine, la bouche gourmande...

« Tu es bien seul, poursuivit Saint Nicolas, et tu n'as aucun but dans ta vie. Ce n'est pas une ambition que d'espérer s'acheter un manteau, fût-il anglais. Je vais te donner une famille, une famille nombreuse. »

Là-dessus, Saint Nicolas partit, laissant le bibliothécaire seul à sa rêverie. Qu'avait-il voulu dire, une famille ? Une famille nombreuse ? Le bibliothécaire songeait à sa grand-mère, sa grand-mère qui lui avait offert ce si joli manteau.

À six heures moins le quart, il quitta la bibliothèque. Une famille nombreuse ? Mais qu'appelle-t-on famille nombreuse ? À partir de quatre enfants ? En ouvrant la porte de son appartement, il fut étourdi par les cris. Six enfants avaient envahi le petit trois pièces, et dans la cuisine, une femme encore jeune, mais l'air fatigué, se débattait avec une machine à laver récalcitrante.

Le lendemain, le gardien retrouva le bibliothécaire pendu dans le magasin des périodiques.

Décidément, Saint Nicolas est un grand Saint, peut-être le plus grand de tous !

## Didier Colpin

<https://auteurnormand.wixsite.com/poetesnormands/didiercolpin>

### BEAUTÉ DE LA FEMME MATURE...

Le génie des sculpteurs grecs est d'avoir su se saisir du mouvement et de sa dynamique pour le fixer, comme un défi au temps... Je ressens la sculpture classique comme étant un mythe d'une beauté intemporelle, un hymne éternel à la gloire de la Femme élevée au niveau de dieu vivant pour toujours...

Mais tout cela n'est qu'illusion, chimère, leurre... Bien sur la statue a traversé les siècles comme une négation des lois naturelles qui veulent qu'une ombre ne perdure pas au-delà du coucher du soleil...

Mais qu'en est-il du modèle belle Femme s'il en est...

Devant une pâle « copie » en marbre (Car la statue n'est qu'une illusion de son « je » ...), je ne peux m'empêcher, ému, de penser à Celle qui inspira le sculpteur et qui au-delà du néant qu'elle est à présent m'offre sans pudeur sa nudité...

Parfois même, effleurant avec respect la pierre, je sens la chaleur de sa peau frémir sous mes doigts tremblants... Je perçois ses craintes, ses fiertés, ses peurs, son humanité...

Sentiment identique à celui généré par la traversée, la visite, d'un « village fantôme » de l'ouest américain, par la contemplation d'une vieille photo grouillant de vie et se dire... « A présent ils sont tous morts ! ».

Lot commun...

Banalité que de le dire...

Mais qu'en est-il de vous Madame ?

Pouvez-vous accepter l'inacceptable ? Question chimérique car avez-vous le choix ? Au-delà de l'hygiène de vie, de l'élégance et des cosmétiques le mythe du docteur Faust reste un mythe...

Si donc la sagesse se cachait derrière l'acceptation du vieillissement ? Le regard de l'autre objecterez-vous !

Je veux Vous rassurer...

Et je le peux !

Texte de 2011



Tous les hommes ne sont pas des cougars au masculin ayant pour fantasme absolu l'usage et l'exhibition d'un jouet plus jeune qu'eux de plusieurs décennies...

Tous les hommes ne définissent pas la fidélité comme étant le fait d'avoir tout au long de la vie une femme qui -elle- aurait toujours le même âge...

Lorsque j'avais 20 ans je "regardais" les Femmes de 20 / 30 ans les trouvant belles...

Aujourd'hui, alors que je suis plus près de 60 que de 50 ans, se sont celles de 45 / 65 ans que je trouve tout aussi belles...

Sauf quand elles sont liftées !

Une Femme qui sourit avec un regard pétillant est, quelque soit son âge belle... Les rides naissantes ou affirmées, selon le poids des années, ne sont pas outrages mais sillons d'une terre fertile où la vie a semé des souvenirs bons et mauvais...

Je ne suis pas soumis au diktat de la mode et je ne jette aucun ostracisme sur les Femmes qui échappent aux normes établies de l'esthétisme !

Et si le temps qui vous fait cortège vous fait pleurer, et bien ne retenez pas vos larmes et fermez vos yeux :

Acceptez, Madame, qu'avec pudeur j'embrasse ces pleurs, comme pour les assécher...

Acceptez, Madame, qu'avec délicatesse, je caresse votre joue comme pour en tarir la source...

Acceptez, Madame, que je murmure ces mots à votre oreille "Les années, plus qu'hier et moins que demain ? Effectivement mais pour moi aussi... Comme Vous, avec Vous, près de Vous, je suis dans la barque de l'humaine condition ballottée sur le torrent tumultueux de la vie..."

Ouvrez à présent vos yeux et noyez votre regard dans le mien...

Ecoutez-le Vous dire avec sincérité :

**MADAME, VOUS ÊTES BELLE !**

## Marc Authouart

<https://www.auteursnormands.com/marcauthouart>



Jamais.

Jamais le matin il ne se regarde dans un miroir.

Jamais.

Mais ce matin, il l'a fait parce qu'il savait. Il savait qu'il ne se verrait pas. Que son visage ne lui apparaîtra plus. Il se l'est disparu.

La veille, il avait prévenu tout le monde, il avait fait en sorte que personne ne soit surpris, que chacun puisse s'y préparer.

Et, ce matin, il s'est disparu.

Il s'est plus disparu à ses yeux qu'aux yeux des autres. Il le lui fallait. Afin de se survivre. Afin de survivre à ce qu'il se croyait être. Afin de n'être plus que ce qu'il voulait être. Un corps qui n'offrait plus de visage, qui n'imposait plus de définitif que la définition que chacun voulait y voir.

De son visage, il n'en a jamais eu le moindre souvenir. Cela n'allait donc pas lui imposer des regrets ou de vieilles nostalgies.

Il revient sur la dernière partie de ce qu'il a dit hier. Il n'a aucun souvenir de son visage. Car il l'oublie aussitôt qu'il a disparu de son regard.

À chaque fois qu'il parle ou qu'il s'exprime, celui-ci prend une forme à chaque fois différente, il devient ce qu'il dit ou le sentiment qu'il exprime. Il ne veut ressembler qu'à ce qu'il exprime.

Il est important pour lui aussi que ses interlocuteurs ne gardent aucun souvenir de son visage, qu'ils n'aient en mémoire que les paroles qu'il prononce. Et l'intention ou l'intonation.

Il lui est difficile d'entendre les compliments que l'on peut lui faire sur son physique. Ceux-ci le déstabilisent, l'indisposent, il n'y croit pas ; ce qui est paradoxal, il sait ces gens sincères. La vision que peuvent en avoir les autres ne peut en aucun cas contrer la violence de son propre rejet vécu lors de son enfance. Il vit son rejet, il est son rejet.

Il a, semble-t-il, trouvé un confort à raisonner de cette manière. Il y trouve une certaine forme d'élasticité, c'est le vocable qui lui est venu dans la réflexion, une élasticité qui lui permet d'être et de dire tout ce qu'il a envie de dire.

Il trouve aussi un confort à s'oublier, une assurance qu'il n'aurait peut-être pas s'il avait en permanence en mémoire les grimaces de ses expressions.

Il est évident qu'il ne peut pas s'arrêter à ce qui a été dit hier, il est très important sinon essentiel de poursuivre sa réflexion. Soit, il en a trop dit ou trop peu.

Il veut ici rassurer ceux qui s'inquiètent : il ne souffre pas. Lorsque l'on se rejette avec autant de violence, ou de détermination, et depuis si longtemps, on ne souffre pas de son absence.

On compose.

Pour dire plus ou plus exactement, préciser la pensée, il lui arrive parfois, lorsqu'il est en conversation, ou lorsqu'il argumente sur un sujet qui le passionne, que, soudain, son visage lui apparaisse. Alors, il se peut qu'il bégaie, qu'il devienne écarlate alors il lui faut s'éloigner de la conversation, des interlocuteurs, mais surtout de celui qui menait la conversation et qui lui est apparu.

Il lui arrive parfois, également, et l'instant est plus cocasse, que par rapport à ses arguments, un visage lui apparaisse, mais que celui-ci n'est absolument pas adapté au sujet. Il lui faut alors se reconcentrer pour que le masque adéquat lui revienne.

Il s'agit simplement du vieux théâtre grec antique.

À l'instant précis où il s'approcha de la plage, en cette journée pluvieuse, le type de temps qu'il fallait exactement, la plus adéquate, pour parler de ce qu'il allait se remémorer à ce moment-là. Il ne pouvait faire soleil, ou alors ce n'était pas le jour par parler de ce souvenir, un souvenir gris, gris comme une passion qui te quitte, un gris perpétuel, un gris qui entre en ton âme et qui te perfore l'horizon de ta vie qui te fuis ou que tu fuis.

Il se remémora ce jour de 1994 où il était retourné une dernière fois dans la chambre de son enfance. De quoi est faite une enfance ?

*Il a enfin mis des mots.*

*Il a enfin mis des mots sur ce qu'il ne comprenait pas. Il a mis des mots sur son questionnement.*

*De quelque nature que soit ces mots, ils ne l'attristent pas ni ne le blessent puisqu'ils nomment, puisqu'ils répondent.*

*L'enfant ne peut en permanence esquiver son enfance, l'histoire de son enfance. Sans avoir été la pire, il n'en garde pas moins les traces que l'on tente de redécouvrir ou des secrets qu'il reste à percer.*

*De ce silence profond sur un passé, sa démarche est ombrageuse, parcellaire et forcément à charge.*

*La porte*

*Il est devant*

*Immobile*

*Enfant*

*Des pleurs étouffés*

*La clenche à hauteur de front*

*Ce qu'il ne comprend pas*

*Il l'invente*

*Ce qui est sûr*

*Il est du mauvais côté*

*Celui où l'on l'a mis*

*Celui où l'on a décidé de le cacher*

*Mais lui cacher quoi ?*

*Qui ?*

*Le protéger ?*

*50 ans après, à peu près,*

*Il est encore derrière cette porte*

*Il est encore l'enfant debout*

*Celui qui ne veut pas être exclu*

*50 ans après*

*On lui affirme que cela n'a jamais existé*

*Alors il sera toute sa vie derrière cette porte l'enfant à qui on n'ouvre pas.*

Dès qu'il ouvrit la porte de sa chambre, il s'arrêta sur le seuil et contempla ce papier bleu qu'il avait choisi. Qu'avait-il à l'esprit pour en choisir un si laid, si triste, si impersonnel que l'on pouvait imaginer que rien de vivant ne pouvait se produire ici ? Que l'amour en était systématiquement chassé. Tout amour, celui que l'on donne, celui qu'on nous donne, celui que l'on kidnappe à la dernière personne qui nous dit des mots que l'on a confondus avec des mots d'amour. Le jeu est fastidieux et on s'y perd, on ne s'y retrouve que si rarement.

Une fois, une seule fois et la bonne. Alors, dans ces cas-là, on ne fait que barricader les regards, on enferme tous les sentiments que l'on ne pleure que la nuit lorsque l'on est seul, seul avec soi-même avec tout ce que l'on a jeté, mais aussi rattrapé de justesse. Ne pas confondre l'illusion avec une réalité que l'on ne peut pas accepter, mais qui est bien présente.

J'aime et je suis aimé. Alors pourquoi ?

La chambre, la cellule, « moine cénobite » a dit Baudelaire, qui le dit mieux, qui ne l'a dit qu'une fois pour mieux fuir le rejet d'une mère et d'un beau-père. Ne pas être l'être qui vient de celui qui t'élève, ça aussi, c'est une expérience à vivre et à mourir. Compagnon non rêvé, non voulu, du dernier souffle, qui ne fut celui que ses yeux n'ont pas voulu voir, et lancer comme une longue plainte à la fin « merde ». « Merde » éternelle. « Merde » pour des yeux qui ne se ferment pas, qui veulent voir absolument, au-delà du souffle qui n'est plus. Et c'est lui qu'il l'a pris ce « merde », qui ne lui était pas destiné, mais qui le marquera à jamais.

La chambre aux barreaux bleus. Un choix qui ne peut pas s'expliquer, et qu'il ne faut surtout pas chercher à expliquer. Parce qu'il était là, fait de lignes verticales, comme les barreaux d'une cellule dans laquelle il s'est enfermé pour aller en lui-même, fuir l'extérieur, être suffisamment mal avec les autres pour préférer être en lui-même. Ne pas être mieux, mais en un lieu connu, reconnu, désappréciable à souhait, à volonté. Ce que l'on aime détester pour ne pas l'être par d'autres.

Plus qu'à l'extérieur, les murs de cette cellule bleue étaient nus.

Ce jour-là, il avait décidé qu'il passerait 24 heures dans cette pièce, sans manger, sans dormir, juste à gratter ce mur, gratter cette peau, gratter ce papier, gratter cette peau, arraché par petits bouts ou par grands lambeaux. Uniquement avec ses ongles, avec ses mains, pas d'instruments, pas d'eau chaude, pas d'éponge, juste ses ongles, racler ce mur, racler ce papier, arracher tout, arracher cette peau qui a constitué le rempart face à tout ce qui se passait à l'extérieur, qui était juste à côté, extérieur qui



s'arrêtait juste à sa porte, ce qui s'agitait grands cris, en larmes, en grande souffrance. De l'autre côté, c'était la souffrance des autres, de ceux qui peuplaient son éternelle vie dans cet appartement, ce qu'on appelait « la famille ». Mais à l'intérieur où il était entouré de ces barreaux bleus, de cette solitude bleue, poussiéreuse, il y avait sa souffrance, sa propre souffrance. Sa souffrance d'être sans savoir pourquoi il était né. Il s'agitait, certains appellent ça « la vie » mais il ne sait, il ne savait rien d'autre, il ne savait que faire, il était encombré, encombré de lui-même peut-être plus qu'encombré par les autres.

Au bout de quelques heures, il n'avait guère fait plus de deux ou trois mètres carrés. Ses mains étaient engourdies. Le papier gisait par terre. Il le regardait ; ça représentait quoi pour lui maintenant ? Pas grand-chose, pas plus qu'à l'époque chez lui. Est-on véritablement un jour chez soi, ou toujours comme un inconnu qui encombre ?

Il s'accorda enfin une petite pause.

Lorsqu'elle est entrée, il n'a pas bougé. Il ne l'a pas entendu.

Dans cet espace qu'il tente de réduire à des déchets, elle n'a jamais existé. Elle n'est apparue que parce qu'il était sorti de cet espace. Il y avait comme une mise en danger de l'avenir si elle percutait le passé. Qu'allait-elle devenir maintenant qu'elle y était venue ? Maintenant, qu'entre ces murs vides et au silence bleu, elle venait d'y ajouter sa voix, sa parole ?

« C'est ça ta chambre ? »

Cette phrase comme une sorte de jugement. Que disait-elle d'autre qu'elle ne doutait pas que cette chambre fut une cellule ? Il ne pouvait en être autrement. Dans cet espace confiné, se resserre autour de celui qui s'y débattait : il n'y avait pas de place pour deux.

Pouvait-on vouloir insérer le présent dans un passé qui ne peut s'expliquer puisque le présent n'est pas encore advenu ? Il l'a regardée entrer comme une incongruité pour le moins. En fait, elle avait commis une effraction violente dans la douceur même de la question qui juge.

« C'est ça ta chambre ? »

Un endroit dont elle ne peut plus maintenant ressortir seule. Elle ne pourra se libérer que lorsque l'autre lui-même sera libéré.

« Tu as fini ? »

La question, de nouveau, émet un jugement puisque de toute évidence, la pièce reste quasiment intacte. Le passé ne s'efface pas si facilement. Son interrogation se place donc directement sur un autre niveau :

« As-tu fini ta crise et peut-on passer à autre chose ? »

Dans cette question, en creux, il y a jugement sur l'acte, bien évidemment, mais également sur la personne. Qu'est-ce donc quelqu'un qui peut à tout moment vouloir effacer un passé qui lui pèse ? À tout moment. S'attaquer au passé pour ne pas vouloir se confronter au présent. À celui de celle qu'il dit aimer.

Elle définit aussi le contour plus flou d'une autre, plus lointaine, comme un murmure qui nous provient au travers du tumulte de la vie :

« Ne vas-tu pas recommencer une autre fois et si oui, vais-je le supporter ? »

De question, cette phrase était la justification d'une séparation à venir. Séparation qui était la marque de la rencontre, son pendant effectif, sa verticale réflexivité. Ils n'en avaient jamais tenu compte, ne voulant répondre qu'à la première partie de la question. La vie ne leur avait pas permis d'avoir d'autres alternatives.

« Sans doute n'aurions-nous jamais dû ? »

La réponse à une question qui n'a pas été posée n'est pas le rejet de ce qui a existé, le reniement à tout ce qui a été vécu après une souffrance niée et cachée, susceptible de ressurgir un jour ou l'autre.

Il l'a prise par la main afin de l'éloigner au plus vite de cette chambre, qui est « lui » en fait, celui qui est resté, enfant pris au piège d'une cellule aux barreaux bleus, celui qui reste toujours derrière des portes fermées, qui passe d'un endroit à un autre sans vouloir importuner mais qui, en fait, ne laisse aucune trace nulle part.

Il n'avait prononcé aucun mot. Il n'avait aucune explication à fournir. En fait, ils n'étaient pas ensemble. Ils marchaient côte-côte. Leurs présents étaient parallèles mais pouvant à tout moment être le moment précédent un départ. Elle comprenait qu'elle ne pouvait rien attendre de cet être qui ne lui avait rien donné. Aucun échange. Aucune interaction dans leurs vies parallèles.

Elle s'éloigne sans se retourner. Il n'était pas question pour elle d'afficher aux yeux de l'autre, une quelconque souffrance. Qu'elle ne lui avait jamais montré. Qu'elle ne lui en avait jamais fait la démonstration comme si elle savait que ça aurait été en pure perte. Vision obstruée par sa propre souffrance du passé qu'il n'avait jamais réglé. En fait, il ne s'était jamais posé pour l'affronter.

Soudain, une voix qui vient du présent pour venir le cueillir dans son passé, une voix qui veut suggérer une autre alternative à ce qui devrait inévitablement se produire :

« Et si tu me disais on recommence ? »

« Et si tu me disais on recommence ? »

La phrase résonne, encore une fois avant de percuter l'immobilité de l'enfant qui reste derrière la porte, derrière les portes, dans sa chambre aux barreaux bleus, un enfant qui s'est toujours interdit de rêver, de porter au loin son regard.

« Ne rêve pas, rien n'est inévitable devant ce que nous décidons de vouloir vivre. Je vais t'aider à ne plus rester bloqué dans ton passé. »

Et la femme l'emmena hors de cet espace qu'il n'avait jamais quitté en fait. Il s'aperçut que ce qu'il avait vécu entre le moment où il était sorti de cette pièce de ce piège qu'il avait bâti autour de lui autant qu'en lui et aujourd'hui où il franchissait encore une fois et sans doute pour la dernière les hautes barrières, il n'avait rien vécu. En fait, rien vécu de ce qu'il avait pu concevoir de la liberté tout le temps où il était enfermé entre ses barreaux bleus.

Il ferma les yeux pour franchir les quelques mètres jusqu'à la voiture.

Aujourd'hui, il dit : On recommence.

Il passerait des nuits à se complaire de ne pas la voir mourir, elle, qui soupire au rythme de ses mains. Sourire tes larmes qui ne l'amuse pas et ses regards qui lui donnent la chair de poule. Quand il les aperçoit se poser sur quelques objets. Il ne peut accuser personne de voir ainsi la douleur qui est la sienne devant les désertions.

« Tu sais, dans les salons cossus, ils se moquent de ce que nous sommes et surtout, de ce que nous n'osons pas être. Ils nous regardent et ils ont envie de nous dire ce qu'ils pensent vraiment mais ils ne le peuvent. Nous sommes le nombre, eux, ne l'oublie pas, nous sommes le nombre et nous ne cessons de nous diviser ».

Quand il la regarde dormir, paisible, il se dit « que l'on soit le nombre ou pas, cela ne nous empêche pas de dormir ainsi, et même de rire. Ils arrivent à nous faire rire de nous pour oublier que nous sommes sans idéal. N'a-t-on jamais ri aussi fort que depuis l'universalité de la misère due à la bêtise fainéante ? »

Il lui a dit il y a peu : « Tu me regardes comme si tu m'aimais. Comme si le monde allait disparaître demain parce que j'avais fermé les yeux, parce qu'il n'y a plus assez de chants d'oiseaux dans la peau des êtres humains ? »

Il lui a dit cela et il ne s'en souvient plus. Parce que la vie c'est ça : une succession d'oublis que tu imposes à l'autre, comme les absences dont tu habilles tes journées.

Ce n'est pas qu'il l'oublie quand il ne la voit plus, il y a le souvenir qui se cache derrière un voile léger mais présent.

Il ne s'est pas habitué à la voir dormir à côté de lui. Parfois même, il tourne le dos et la puissance de sa présence, le force à savourer sa chance. Alors il se dit : « J'en ai de la chance d'être aimé ainsi et d'avoir à mes côtés la femme que j'aime. »

Alors, il n'a qu'une envie : se lever, partir, vivre son envie de l'oubli temporaire pour aussi ressentir au plus vite un manque qui le force à penser à la chance qu'il a. Et il revient. Il reprend sa place. Exactement la même. Dans la même position pour que le moindre écart ne soit pas l'excuse de la disparition de la présence.

Il lui annonce, alors qu'elle dort :

« Il est temps que j'y aille. Aux jours passés à tes côtés, j'ajoute ces nuits du vivre côte-côte, sans conscience. »

Il sait que c'est faux. Même endormis, nous avons la conscience corporelle de la présence de l'autre. C'est simple, lorsqu'elle n'est pas là, il n'y a pas de sommeil, il y a tourment, angoisse.

Alors, c'est elle qui recommence.

Elle a bougé sans se réveiller. Un oiseau a gazouillé dans le dernier souffle qu'il a recueilli de ses yeux. Il n'y a aucune obscurité qui l'empêchera de l'observer. Des veines palpitent. Un léger frisson et mon sommeil est parti à jamais. Il n'a pas demandé son reste. Il sait que lorsqu'il est comme ça, rien n'y pourra faire. Il apprivoise les petits matins, ils sont des fruits sucrés et il n'y peut rien. Son sommeil paisible lui fit aimer ces matins.

Les yeux fermés, son cœur palpite et elle s'étire. Langoureuse, elle s'étire. Elle ne peut être amoureuse à cet instant, elle s'éveille. Il la guette, à nuit blanche amour fringale. Il lui sourit d'un regard pendant qu'elle tente d'ouvrir les yeux. Elle n'a pas conscience à cet instant que le sommeil de l'autre est une absence érotique.

Enfin le soleil entre dans la pièce, elle a enfin ouvert les yeux.

Elle a le sourire plaintif.

## **Ma mère.**

Ma mère qui n'a jamais été autant ma mère que depuis qu'elle est disparue et que je peux lui donner le rôle de mère qu'elle n'a jamais eu.

Toute notre vie commune à distance circonstanciée, je l'ai maudite de me maudire de ne pas l'appeler et de lui dire « maman ». Dire maman à une mère maudite, c'est comme dire : « je t'aime à un furoncle qui t'arrache les entrailles ». Je pourrais mentir et dire que je l'ai aimée. Mais j'ai passé mon temps à la combattre. Combattre son absence, combattre son égoïsme plus fort que le mien. Se plaindre de sa vie pour ne pas me consoler de la mienne. Je ne peux plus fuir ma haine. Je suis actuellement debout au-dessus de la tombe et je m'entends lui dire : « il était temps ». Il était temps que tu meurs pour me libérer du devoir que j'avais de te détester. De me libérer de ces chaînes haineuses qui entravent mes pas et mon regard sur certains endroits de la ville. Quand tu partiras, tu me libèreras des endroits de la ville où je ne vais plus parce qu'il y a ta présence absente si forte qu'elle m'insupporte.

En fait, ta présence a toujours été insupportable. J'avais les tripes à l'air quand tu étais dans mon entourage. L'air devenait vicié. Voilà, je sens que la morphine fait son œuvre, je sombre.

Je voudrais te rejeter tellement, tellement, tellement loin pour ne plus jamais arriver à souhaiter ta mort, que ta vie, que ta mort me soit totalement indifférent ; vivre avec l'excuse que tu ne fus jamais autre chose que toi-même avant d'être celle que tu aurais dû être ; aucun espace entre ce qu'est ma vie et ce que je souhaite pour les derniers instants de la tienne ; tout cela me retient encore trop près de toi ; je pourrais fêter ce jour présent comme celui de ta mort ; jour festif joyeux ivre de bonheur et parfaite douleur de ne jamais avoir eu de mère ; faire le chemin à l'envers retrouver le jour de ta démission, le jour où tu as dit « tu ne dois ta vie qu'à celui qui vient de partir il n'est plus tu ne dois donc plus être » ; ce n'est pas que je devrais être mort, c'est que je ne devrais plus exister, je n'aurais pas dû exister au-delà de sa vie, comme n'aurait pas dû exister ce chagrin éternel qu'elle subit depuis la mort ; je suis celui qui vit de la mort de l'autre ; pourquoi n'est-il pas possible d'interchanger ? et donc elle ne cherche que la fuite elle a une autre vie dorénavant, celle d'avant n'a jamais existé ne devrait jamais avoir existé ; je suis cette preuve intangible que cette vie d'avant la mort, d'avant l'autre vie a existé

## **D'un père à l'autre**

Qu'allais-je bien pouvoir lire ? Je tombe par inadvertance sur « lettre au père » de Kafka. Par inadvertance ? Non, en fait, rien ne me touche qui ne soit prévu ou imposé par une ligne tracée. Donc, je pris l'ouvrage.

Pour haïr quelqu'un encore faut-il qu'il ait été présent, qu'il existe ou qu'il ait existé suffisamment pour laisser une empreinte indéfectiblement haïssable. Que sa présence devienne une douleur insupportable ou alors qu'elle nous fait ressentir une haine incroyable, insupportable, incommensurable. Mon père n'a vécu que le temps de m'incruster, dans mes veines, dans ma perception, son immense absence. De mon père mort, je n'ai haï que son absence, le fait que je n'ai jamais eu ses bras autour de mon corps, ses mains sur mon visage. Son souffle sur mon visage le soir pour un baiser. Une nuit qu'il m'apaise, un matin qu'il me pousse.

Et puis l'absence de sa voix, l'absence de son tout, il n'est devenu rien sans qu'il n'en ait conscience et il me l'a imposée. En avait-il le droit ? Le savait-il que j'allais le haïr parce qu'il allait mourir sans se rendre compte qu'il me forcerait à l'attendre toute ma vie, pour le rejoindre dans sa mort. Dans ma mort. Dans mon impatience de son message qui ne vient pas. Qui ne viendra jamais. Il n'avait même pas conscience qu'il avait à me laisser un message derrière lui.

Ma route est d'autant plus longue, sinueuse, inconfortable. Alors ce Kafka qui parle de son père, à son père, même si ce n'est pas de vive voix, si ce n'est que par lettre interposée, il l'a en face de lui, autour de lui de sa présence qui lui nuit. De son absence souhaitée expressément.

J'aimerais, j'aurais aimé que le mien m'impose celle de son insupportable présence. Je ne l'idéalise que parce qu'il n'a jamais existé autour de moi. J'aime les anecdotes que l'on me raconte et non mon père. Des parcelles de souvenir. Par non-connaissance, j'aurais souhaité échanger une vie de ma mère pour une heure en présence de mon père. Pour le regretter ensuite. Pour vouloir le regretter ensuite. Pour vouloir le regretter ensuite. Pour peut-être espérer le regretter ensuite.

Puis il y eut l'intérimaire, celui que l'on m'a forcé à ne pas aimer, à haïr, à maudire, de ce non-amour qui l'a détruit. Celui dont on a construit pièce par pièce sa mauveté. Celui que je n'ai rencontré que tardivement parce que longtemps j'ai erré. Celui que l'on a mis hors de chez lui, que l'on a exclu.

Je l'ai vu souffrir, je l'ai entendu souffrir mais ces nuits, que l'on m'a inventé, elles m'ont persuadé, que l'homme était mauvais.

Il est triste de ne pas savoir parler de lui car il a vécu hors de nous de par la faute d'une seule personne. Celle qui a regretté que le premier homme aimé soit mort. Celui qui l'a aidé à traverser le deuil, le fardeau de la solitude avec un enfant. Cet intérimaire a pris une femme avec un enfant, défiant le temps et les convenances, les dogmes et les certitudes meurtrières. Et elle l'a récompensée de sa haine qu'elle a construite autour de lui.

Moi je l'ai aimé, et je l'aime. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, sans pudeur, sans gêne, l'amour submergeant, l'amour sublimant, l'amour emmerdant ceux qui détestent, ceux qui haïssent tout et tous. Et il est parti, dans un râle, dans un souffle, dans la peur, seul malgré ma présence, sans son fils de sang. Et merde a-t-il dit ; et merde a-t-il lancé dans son dernier souffle.

Et des yeux qui ne se ferment pas espérant, attendant... Ne venant pas, ne venant pas.

Il y a ces jours de « fête » des pères où tous ces sentiments reviennent, envahissent, explosent, c'est le temps des souvenirs, ou des commémorations, le temps du regret de bras disparus trop tôt, et de bras inexistants car pas de même sang.

Qu'importe, emporte le temps des larmes sur les joues, rires et cadeaux du mien donné, bisous enveloppant, amour dépoussiérant, je suis père moi-même et je suis vivant, présent, aimant.



**Danydeb**

<https://www.auteursnormands.com/danydeb>



## **L'AMOUR QUE LE DESTIN MET SUR NOTRE CHEMIN**

Je m'approprié le bonheur d'aimer !

L'espoir, même s'il est illusoire  
Fait avancer.

L'espoir, les projets qu'on n'a pas faits ...  
L'espoir de recevoir des bienfaits espérés qu'on ne croyait plus à notre portée ;

Et soudain, dans le noir,  
L'espoir revient vous hanter ! Il faut oser le rencontrer, le forcer à devenir sien  
Quand bien même un beau matin, on sait : l'imparfait du projet !

L'espoir c'est comme boire et manger,  
C'est aimer avancer dans la forêt à traverser  
Et croire à l'arrivée espérée, les projets réalisés.

Tu es à mes côtés ; j'ai inventé notre histoire, une histoire pour nous deux  
Une partition à jouer sous un ciel normand, du bleu, du blanc, du soleil pour  
réchauffer nos cœurs meurtris et donner de la couleur à nos vies après des années, nos  
corps en sommeil  
qui attendaient que l'espoir revienne dans nos veines.

**JE M'APPROPRIE LE BONHEUR D'AIMER !**

Est-ce un danger, est-ce jouer les apprentis sorciers ?  
EST-CE UNE FAIBLESSE DE JEUNESSE QUI RÉAPPARAÎT ?  
Les démons ont du bon !

Ils forcent à sortir d'un confort qui est en fait une prison de paresse !

Alors je vais oser, oser vivre, libre avec mes idées d'aimer l'Amour  
Et le destin a mis sur mon chemin ;

À tort ou à raison ? Mais on sait que « vivre c'est s'exposer » !

NE RIEN FAIRE ?

C'est mourir à petit feu et laisser consumer ses jours sur le calendrier et les pages tournées, semaine après semaine, saison après saison c'est refuser d'exister par mollesse et se laisser gagner par la vieillesse ...

Je dis NON

Je dis OUI à la nouveauté !

JE VEUX DE L'ESPOIR DANS MA VIE

Je veux croire avant de fermer mon cahier

Tout peut arriver !

LAISSEZ-MOI RÊVER ; AVANT DE MOURIR SANS AVOIR RENONCÉ !

Les remords, les regrets n'y pourront rien changer. (sic)

LA VIE IL FAUT L'AIMER.

Personne ne sait jamais de quoi demain est fait

C'est ma façon de penser ....

Écrite sur ma feuille de papier.

AU REVOIR, LES AMIES, un jour vous me lirez,

Et vous direz « SAVAIT-ELLE .... CE QUI ALLAIT LUI ARRIVER ?

Croire ce que mon cerveau me dicte à deux heures du matin,

L'esprit reposé, est-ce déraisonné ?

JE ME LAISSE EMPORTER ... Aimer-souffrir-vivre -

La vie, il faut l'aimer.

**Vos ouvrages sont sur CDAN**

**<https://www.auteursnormands.com/>**

*CDAW*

**Cercle des autrices et des auteurs normands**

**Contacter le cercle :**

-via le site :

**<https://auteurnormand.com>**

-via la messagerie :

**[cercleauteursnormands@gmail.com](mailto:cercleauteursnormands@gmail.com)**

**Annoncer vos salons et activités sur la page FB des auteurs normands :**

**<https://www.facebook.com/>**

**Visiter le site :**

**taper sur un moteur de recherche :**

**[auteursnormands.com](http://auteursnormands.com)**

Merci à chacune et chacun d'entre vous, de nous aider à faire vivre votre revue MOTAMOT et votre site : le cercle des auteurs normands CDAN.

Dans ce numéro 4 de MOTAMOT, nous tentons de vous présenter des textes qui parle de l'histoire de l'écriture des époques anciennes à la vôtre, mais aussi de l'histoire des écrits normands, du parlé Normand ainsi que des auteurs actuels et surtout les écrits que vous avez proposés.

Vous pouvez, bien entendu, participer à cette aventure, en proposant vos écrits, ainsi que ceux d'auteurs de notre Normandie. Il n'y a pas de sujet imposé, la liberté reste au bout de vos plumes.

**Pour le numéro 5, nous attendons vos écrits et toute autre proposition sans thème imposé.**

Nous n'oublions pas, non plus, les autrices et les auteurs proches ou moins de notre Normandie, que nous accueillerons avec plaisir.

Nous sommes aussi ouverts à toute autre proposition pour que cette revue devienne pérenne.